

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3032. — 60^e Année.

SAMEDI 29 JANVIER 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LA DÉFENSE DE SALONIQUE. — Voici nos vaillants soldats d'Orient se rendant sur le front que leur chef a choisi et qu'ils sont en train de fortifier, avec autant de zèle que de soin. Les lignes de défense ont été superbement mises en état sous l'impulsion si énergique du chef de nos troupes en Grèce. Lors de son dernier voyage à Salonique, le général de Castelnau a félicité, publiquement, à maintes reprises, le général Sarrail de tout ce qui avait été si rapidement et si magistralement exécuté à cet égard.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

IMPRESSIONS DE VOYAGE AU FRONT

Un « neutre », suisse de nationalité et franco-philie de sentiment, comme le plus grand nombre de ses compatriotes, a entrepris, cet hiver, un voyage sur le front. Jadis les gens fortunés auxquels les loisirs et l'aisance permettent de se déplacer, allaient à la Côte d'Azur, en Sicile, en Egypte ; aujourd'hui on va aux tranchées. C'est la suprême nouveauté, le grand attrait. Je possède une affiche, qui fut placardée sur les murs d'une ville de Provence, et qui, au printemps dernier, annonçait le départ d'un train de plaisir aux champs de bataille de la Marne et aux ruines de la Champagne. La pudeur administrative s'offusqua et il fut enjoint aux organisateurs de supprimer les mots « trains de plaisir », qui paraissaient tout de même un peu choquants : on les avait remplacés par ceux-ci, plus convenables : « trains de pèlerinage ». La chose, d'ailleurs, n'eut pas d'autre suite, l'autorité militaire s'étant, sans nul doute, opposée à sa réalisation.

Donc voilà notre Suisse en route : le récit de son voyage, sous le titre la *guerre pittoresque*, a été publié par le *Journal de Genève* ; il faut espérer que ces notes seront recueillies en volume, car les historiens futurs y trouveront grand profit : les impressions du touriste y sont notées avec un réalisme saisissant et une sincérité absolue : à mesure qu'il approche du front, le tableau de guerre s'accroît ; d'abord ce sont de calmes villages traversés, d'où l'on entend au loin le bruit du canon, mais où l'accoutumance des habitants est déjà telle qu'ils paraissent ne pas entendre ce grondement qui ne cesse ni jour ni nuit. Beaucoup de soldats, au repos, propres, alertes, bien portants ; les uns s'occupent à la lessive, d'autres préparent la soupe, jouent aux cartes, écrivent ; l'aspect est celui de troupes en manœuvres. Quelques centaines de mètres plus loin, un campement de cavalerie. Puis, sur le bord du chemin, une file d'autobus parisiens, boueux et maussades, avec leurs persiennes de fer.

On avance encore : le pays semble désert ; pas de culture, des champs en friche ; de temps à autre débouche d'un chemin creux une troupe de poilus revenant des tranchées et qui cheminent lentement, colonne ondulante et grise ; on ne voit rien, pas même les visages, sous la couche uniforme de boue qui monte jusqu'à leurs yeux. On devine à peine le bleu des capotes sous la carapace de terre qui les recouvre. Ce qui distingue le poilu, ce n'est pas le poil, c'est la boue.

Le touriste est maintenant sous bois et, tout à coup, il se trouve en plein village nègre, formé de petites cahutes de terre qui fument doucement à travers les arbres. Le campement fourmille d'hommes. C'est le front. On se croirait dans quelque attraction exotique d'une exposition universelle. Eh ! oui, c'est ça, ce front déjà légendaire, dont le monde entier s'occupe et rêve, dont le moindre écho fait tressaillir les cœurs de tant de mères et d'épouses : ce front qui est, depuis dix-neuf mois l'unique objectif vers lequel sont tendues tant de pensées obsédées et admiratrices. C'est très simple ; personne n'a l'air morose ni ennuyé : les habitants du « village nègre » vont et viennent, sortent de leurs cahutes, y rentrent, comme s'ils n'avaient jamais habité d'autres abris, plus confortables ; les uns portent de grandes gamelles de jus, ou de la bidoche : on rit, on cause, on s'interpelle, sans vantardise et sans attitudes théâtrales ; une singulière camaraderie égalise manifestement tous les rangs, presque tous les grades : partout la bonne humeur règne ; les poilus mettent de la coquetterie à ne point montrer leur lassitude, leur « cafard », devant des civils et des étrangers, visiteurs rares. Leur courage et leur fantaisie naturelle s'accompagnent d'une sorte de pudeur qui les retient de maugréer contre la pluie qui tombe, le vent qui fait rage et rabat la fumée dans l'intérieur des cases. A peine osent-ils dire que la guerre est longue et cet état d'esprit est l'un des éléments de cette constance, de cette volonté de « durer » qui apparaît, de plus en plus, comme une condition de la victoire.

Mais qu'est ceci ? Un grand bruit de ferrailles, des appels joyeux, des coups de trompe ? C'est le tramway qui passe, le tramway de la tranchée. En pleine forêt, on a construit, en effet, pour faciliter le ravitaillement des premières lignes, une voie Decauville, à l'aide de matériaux saisis chez un industriel allemand des environs. Sur cette voie étroite circule une sorte de véhicule antédiluvien, formé d'un plateau de bois posé sur quatre roues. Les grands jours, lorsqu'on frète un convoi spécial, dénommé *wagon salon*, pour des hôtes de marque, on pose sur ce plateau un simple banc de jardin. L'attelage est composé de quatre chevaux montés par des postillons. A certains endroits, la voie descend ; alors on dételle et le tramway devient montagne russe ; le wagonnet dévale « tout seul », ni plus ni moins qu'un tramway électrique ; arrivé au bas de la pente, il s'arrête et patiente en attendant ses moteurs qui trottent derrière lui.

Les déraillements sont fréquents et les croisements malaisés, mais on n'a pas encore signalé la moindre « catastrophe » et les rencontres de trains constituent des incidents plus joyeux que dramatiques. Le sous-officier qui conduit ce « rapide » et qui s'honore du titre de *chef de l'exploitation*, ne changerait certainement pas sa situation contre celle de mécanicien de l'express Hambourg — Berlin — Sofia — Constantinople dont les Allemands sont si fiers, on n'a jamais compris pourquoi.

L'explorateur suisse avance encore ; il ira jusqu'aux abris de première ligne et le voilà engagé dans les boyaux qu'il lui faut suivre pour y parvenir. Il n'a pas fait vingt pas qu'il se sent égaré : c'est un labyrinthe de couloirs étroits, où l'œil inexercé ne peut distinguer s'il s'agit de simples lacets de communication, ou de vraies tranchées ; encore moins si l'on se trouve en première ligne ou plus en arrière.

Le guide, d'un signe, impose silence. On est à quarante mètres à peine des lignes ennemies : de quelque côté qu'on se tourne, rien que de la terre qui ruisselle. Bien qu'aucun mot n'ait été prononcé, il semble que l'ennemi a flairé que, dans la tranchée française, quelque chose se mouvait sous la pluie. Une fusillade, toute proche, éclate : des balles passent au-dessus des têtes, s'enfonçant en terre, tantôt avec un claquement mou, tantôt avec un cinglement prolongé : celles-ci, qui ricochent, sont seules dangereuses, le parapet de la tranchée étant suffisamment haut et épais pour qu'un projectile ne puisse le traverser directement.

La promenade se continue en silence : la tranchée est devenue un torrent où coulent des eaux boueuses. Les hommes sont là : c'est l'heure de la soupe ; on rencontre des « corvées » qui pataugent, apportant de grandes gamelles fumantes. On voit des soldats accroupis dans des trous, mangeant lentement, sans rien dire ; telle est leur vie entre les « relèves » ; ils couchent dans des petits abris où ils ont juste la place de s'étendre et où ils ne peuvent se tenir debout. Comme ces abris sont en contre-bas et sans porte, l'eau y coule à flots, et comme aussi la paille est rare et qu'on ne peut la changer fréquemment, l'eau y demeure. Les hommes mangent en se tenant tant bien que mal, dans leurs trous, sans savoir où poser leur miche de pain ou leur couteau. Ils doivent s'abstenir d'allumer leur pipe ou leur cigarette car l'ennemi verrait la fumée, ni parler de peur d'être entendus. Lorsqu'il fait beau, ils travaillent un peu ; mais, la majeure partie du temps, ils passent leurs journées à regarder dans le vide, étendus sur la paille mouillée, dans la demi-obscurité de leur étroit cachot.

Un peu en arrière des premières lignes se trouvent, dans une position plus abritée, les cuisines, l'établissement hydrothérapique, le logement du colonel, le poste de secours et d'autres services ; le tout, naturellement souterrain. Devant la maison du colonel s'étend un petit jardin, bien soigné, mais où l'on voit plus d'éclats d'obus que de chrysanthèmes ; la chambrette est tapissée de dessins et de gravures coupés dans les journaux illustrés ; le poste de secours est une casemate fort sombre ; mais cette installation rudimentaire est bien comprise et suffisante pour assurer aux blessés les premiers soins avant leur évacuation. Enfin voici la salle de douches : au premier abord ceci paraît de la

superfétation et il semblerait qu'offrir une douche à ces braves poilus qui vivent dans l'eau, et qui ne doivent, quand ils sortent de leurs puisards, n'avoir d'autre besoin que celui de se sécher, cela fait figure d'une plaisanterie d'assez mauvais goût. Erreur : la douche est obligatoire une fois par semaine et facultative tous les jours, et les amateurs sont très nombreux : soixante hommes peuvent passer, par heure, à la salle de bains, et elle ne désemplit guère.

Le colonel, très fier de la *propreté* de ses tranchées « où l'on n'aperçoit pas le plus petit morceau de papier », peut concevoir plus d'orgueil encore de celle de ses soldats, qui est, constate notre touriste, « merveilleuse » : la vermine de nos tranchées n'est qu'une légende, du moins sur les points du front qu'a parcourus le consciencieux correspondant du *Journal de Genève* ; il n'en est pas de même des tranchées boches, si nous en croyons certain couplet d'une chanson en vogue sur les bords de l'Yser et qui, célébrant les charmes de ce cours d'eau fameux, assure que

Il faut en faire l'aveu,
Ses eaux sont boueuses un peu,
Jamais on ne les vit claires ;
Et les Boches qui sont dedans
Font qu'elle pue énormément
Cette rivière !

Je me ferais scrupule de ne point rapporter textuellement la conclusion de notre confrère suisse, qui, étant parvenu à se glisser, au prix de quelles peines et de quelles difficultés de tout genre, jusqu'aux extrêmes limites du front, a su tout voir et si bien voir : — On parle beaucoup, écrit-il, de l'héroïsme des soldats français devant le danger : nul ne contestera leur vaillance ; mais il y a chez eux quelque chose de plus admirable encore : le péril et la bravoure ne durent et n'exigent qu'un instant de temps à autre et l'excitation du combat vous soutient à ces moments-là. Mais cette vie de forçat, ou, pour mieux dire, cette vie dont les forçats ne voudraient pas ; cette vie de martyr, est-il possible que l'habitude en fasse une seconde nature ? Cela paraît invraisemblable. C'est là qu'est le véritable héroïsme, dans cette endurance de toutes les minutes, dans cette souffrance physique acceptée sans plainte, avec une sérénité qui tient du prodige. « Ça va ? » dit-on en passant. Ils répondent : « Ça va toujours ». Jamais un murmure. Sous la pluie qui tombe c'est nous qui grelottons, mais c'est eux qui ne se déshabilleront pas pendant des jours entiers. Et ils continueront à vivre, sans élever jamais la voix, sous le vent glacé et dans la neige.

Ce sont là, il faut le répéter, les impressions d'un neutre. Et ils se souviennent, en Suisse, d'avoir lu, dès le début de la guerre, les journaux berlinois, parlant en termes dédaigneux des Français « lâches et poltrons », de nos soldats exténués par l'abus de l'alcool, prêts à se rendre à la première sommation, incapables de résistance, disposés à la révolte, applaudissant aux victoires allemandes, dans l'espoir que « ça va finir », et qu'on pourra recommencer à festoyer et à godailler « sur les boulevards ». Ces mêmes journaux représentaient nos troupes « fondant comme par prodige » et se lamentaient hypocritement « que la France en fût tombée là ! »

La sensibilité allemande, toujours si affinée, comme chacun sait, s'émouvait outre mesure, — on ne se refait pas, — à l'idée de la destruction définitive de notre « beau pays », jadis si puissant, et que la corruption des mœurs a relégué au dernier rang des nations. Ils gémissaient et versaient des larmes de crocodiles sur notre manque de constance et d'initiative, le mauvais état de nos munitions, « notre absence totale de courage ».

Voici la réponse : ce sont les neutres qui la donnent ; et ces choses commençant, malgré les censures, à pénétrer en Allemagne, expliquent la cruelle déception des Boches éperdus, constatant, un peu tard, qu'on les a trompés, et que la France, cette nation *pourrie*, est plus jeune, plus résistante, plus déterminée et plus tenace qu'elle ne l'a jamais été aux plus glorieux temps de sa miraculeuse épopée.

G. LENOTRE.

JOURS DE GUERRE

LUNDI. — Cettigné ! Mont Lovcen, Cattaro... Un matin de mai ; après la houleuse et fluide Adriatique, des fjords, des lacs communiquent par d'étroits défilés. L'eau luisante où le sillage du bateau s'allonge à perte de vue et semble, là-bas, au ras de la côte, promener sur la berge une rame de fer... Tout à l'extrémité du dernier lac, au pied d'un mont abrupt qu'on dirait découpé en silhouette, une ville minuscule, que l'ampleur de son cadre amenuise et qui paraît trait pouvoir tenir sur la scène de l'Opéra. Le peuple déambulant aux alentours du débarcadère ajoute à l'impression de spectacle. Des Bosniens au costume brodé d'argent, aux ceintures écarlates ou vert émeraude, des poignards aux manches tout bosselés de ciselures passés sous l'étoffe, la calotte placée de côté, sur une oreille, la démarche dandinante, les mollets gainés dans des guêtres à pampilles, évoquent les figurants d'un coin de *rue des Nations* à quelque exposition universelle.

Des soldats autrichiens, mollement, ramenaient le tableau à plus de réalité. C'était jour de marché. Des femmes vêtues d'oripeaux, colorés comme les voiles des barques vénitiennes sur les tableaux de Ziem, étaient accroupies autour de corbeilles. Des volailles étiques lançaient des cris assourdissants et, sur la foule bigarrée, volait cette lourde poussière d'Orient qui sent le musc et le bouc.

Pour gagner Cettigné, il faut gravir les pentes du Lovcen, fortifiées, bétonnées, la base creusée de meurtrières et précédées d'une sorte de champ de tir bien impressionnant. Les autorités autrichiennes avaient exigé au débarquement qu'aucune photographie ne fût prise par nous et nous avaient distribué des passeports, comme si nous enissions projeté de monter à l'assaut des anciens cratères éteints qui environnent Cettigné et ont donné son nom au pays.

La route en lacets était superbe, solide, découvrant au-dessus des bouches de Cattaro un horizon toujours plus vaste.

Vers la tombée du jour, nous soupâmes dans le premier village monténégrin, au seuil de cette région des volcans endormis, sur laquelle le croissant de la lune nouvelle se dessinait comme un trait d'amiante verte.

Les troupeaux gris passaient suivis par des enfants. On voyait avancer des femmes portant hardiment des cruches sur la tête, la paume des mains aux hanches. Elles gravissaient par des sentiers de chèvres les côtes abruptes, tandis que des hommes, dont la carrure magnifique contrastait avec la silhouette d'opéra-comique de ceux rencontrés à Cattaro le matin, drapés dans leurs manteaux, se promenaient gravement en parlant à voix basse.

Dans les Balkans, il semble que le Monténégro soit demeuré comme le berceau préservé d'une race exceptionnelle. La seule rue de Cettigné, le lendemain matin, nous en donnait l'exemple, avec l'alignement de ses maisons basses. Mais la splendeur de cette forte peuplade éclatait dans le moindre rassemblement. Pas un enfant, pas une femme dont l'aspect de santé, dont les couleurs, les muscles ne fissent envie. Rien d'une ville, encore moins par conséquent d'une capitale. Le dernier de nos chefs-lieux de canton n'est pas plus simple, plus isolé que Cettigné au fond de son aride entonnoir où l'été succède sans transition à l'hiver.

Au milieu de sa capitale, le palais du roi de Monténégro est une bonne ferme surélevée. En vain, chercherait-on un factionnaire devant la porte. Pas un voyageur qui ne se soit amusé de cette extrême simplicité, d'une ruralité si rare. Quoique mille fois plus exigü encore, Monaco et son palais feraient le pendant d'un dyptique destiné à montrer deux extrémités du pouvoir, que pratiquent les deux souverains les plus réduits de l'Europe.

Le Monténégro nous a donné une alerte la semaine passée. Pas plus que Guillaume II n'était mourant le 5 janvier, le hardi montagnard qui commande aux Monténégrins n'avait remis son épée aux armées de François-Joseph : nous devons nous méfier, souvent encore, de bien des nouvelles, — même lorsque ce n'est pas l'agence Wolff qui les aura lancées.

**

MARDI. — La guerre frappe cruellement les artistes. Cela va de soi. Ils sont le superflu, la grâce, le charme de l'existence. A une époque où chacun, se serre le ventre, comme on dit, ils sont les premiers à pâtir. J'en connais. Beaucoup. Ils ne se plaignent pas, certes. Ils comprennent. Mais, tout de même, il faut bien vivre. On sait que ce n'est pas dans ce monde-là qu'il faut chercher les thésauriseurs. Et c'est tant mieux. Harpagon sculpteur ou peintre ne saurait passer à la postérité. C'est leur imagination qui délie si facilement le cordon de leur bourse aux artistes. Sans imagination, ils seraient moins prodigues, — mais ils ne seraient plus des artistes.

Certains se sont mis, très vite, à la guerre. Ils ont su traduire les violentes impressions reçues. Ils ont aidé à répandre dans le public, dans le peuple, le sentiment de la brutalité teutonne. Ils sont les premiers, après quelques écrits de la guerre, qui ouvrent les ailes à la Légende.

Eux aussi sont des soldats et servent la France et sa grandeur ; eux aussi l'ont faite ce qu'elle est. Elle leur doit une resplendissante auréole. Notre passé ne doit pas avoir, tout seul, le monopole des grands artistes. Le présent a les siens. Mais il faut à leurs œuvres, comme aux actions d'éclat, le recul du temps. N'attendons point qu'il en soit d'eux un peu de cendre pour nous aviser que leurs mains, que leur cerveau, sont dignes d'être protégés.

**

JEUDI. — Sur l'initiative de M. Philippe Berthelot, un « spectacle de propagande » qui n'a rien de boche, rien du tout, sera donné en Suisse très prochainement et sans doute aussi ailleurs... Il est bien susceptible d'éveiller, au mieux du but que nous devons poursuivre, l'admiration de la France et la confiance dans sa gloire éternelle. Il s'agit d'une centaine de tableaux lumineux imaginés par deux peintres, MM. Gustave Alaux et Raoul Tonnelier, sous ce titre général : *La Légende de France*.

Aucun pays n'est plus riche que le nôtre en héros. Toutes les qualités d'héroïsme s'y trouvent marquées, dans toutes les nuances ; la gamme en est infinie. Pour celui qui veut soulever la première page du livre, c'est un enchantement dont l'intensité ne peut jamais, à aucun moment, diminuer.

Les deux artistes qui ont composé les tableaux lumineux qui évoqueront aux yeux des neutres nos gloires, martelées dans l'or le plus pur, ont su conserver à ce défilé ce côté d'enchantement, de clair délice, qui mêle étroitement les splendeurs de la nature aux libertés que l'artiste se permet avec la réalité. La fiction et le vrai se confondent dans une harmonieuse rareté à travers tous ces tableaux, qui ne sont tantôt que des ombres sur le couchant, tantôt des formes radieuses, dans un décor que l'imagination a magnifié.

Le cor de Roland, la bannière de Jeanne, debout à la droite de Charles VII dans la cathédrale de Reims, préparent les capitaines du temps de Louis XIV et les héros qui avanceront plus tard vers le soleil d'Austerlitz. Ces « tableaux » de dimensions restreintes paraissent, sur leur scène minuscule, aussi vastes que s'ils emplissaient un grand théâtre. Tout l'art des verriers d'autrefois se retrouve là, avec des moyens d'une extrême simplicité, mais poussée à une perfection remarquable.

Au petit pavillon de l'Union des Arts, aux Champs-Élysées, M^{lle} Rachel Boyer a obtenu que MM. Alaux et Tonnelier donnent, trois fois par semaine, une représentation. Des artistes tels que M^{lle} Chenal, M^{lle} Marie Leconte, M. de Max, etc. récitent des poésies et chantent des morceaux d'auteurs célèbres, appropriés au sujet qui passe devant les yeux des spectateurs.

**

VENDREDI. — Nous vivons parmi tant de choses surprenantes, imprévues, dont rien ne permettait de soupçonner la venue, le passage en rafale au milieu de nous, nous sommes si empêchés même de mesurer le temps, qu'il semble que des particularités qui, en d'autres moments, nous eussent frappés, échappent à nos étonnements.

La température inusitée dont nous sommes, on pourrait presque dire « gratifiés », à une

époque où les combustibles ont atteint des prix si élevés, a permis aux arbustes de se couvrir d'une précoce végétation. Les terrasses des Tuileries ont leurs troènes et leurs fusains surmontés d'une épaisse ligne de cinabre clair, qui semblait la parure exclusive du mois de mars. Sur les violettes et les mauves d'un ciel qui se prépare à la pluie, l'acidité de ce vert donne cette impression de précocité, de jeunesse qui rend si enivrante la venue du printemps.

On ne veut plus songer aux deux mois qui nous séparent encore de lui, aux froids sans doute imminents. La pensée va vers eux, là-bas, elle les suppose moins éprouvés par cette température, elle se flatte que la nature tout entière est complice, qu'elle accomplit sciemment un miracle...

Qui sait l'adorable légende que n'eussent point créée nos pères, nos arrière grands-pères, sur ce printemps de janvier... Et c'est peut-être grande privation pour nous qu'on nous ait retranché le miracle...

**

JANVIER. — Dans l'atelier immense et haut dont les murailles disparaissent sous de molles tentures bleues, une leur adoucie et rousse tombant de quatre veilleuses d'albâtre suspendues au plafond, une forme vêtue de blanc s'est dressée...

Nous sommes une dizaine d'amis là, dans la pénombre, silencieux, à demi étendus sur un grand divan qui a l'air d'un îlot de corail à l'extrémité de la pièce. Une pianiste joue... Il ne faut savoir ni les noms des spectateurs, ni l'emplacement de l'atelier, voisin du parc Monceau, ni l'heure très avancée dans la soirée...

La forme blanche aux bras nus, au long cou vient de relever la tête, ses cheveux que ni cordelettes, ni peignes ne tiennent plus environnent son front d'une lourde masse. Son visage est intensément tragique, il exprime tous les désespoirs du monde. On dirait parmi les indigos pâlis des draperies l'image de la désolation levée, debout, à l'extrémité de quelque cap environné d'écueils sur la mer frangée d'écumes...

M^{me} Isadora nous a déclaré tout à l'heure qu'elle ne peut plus, qu'elle ne saurait plus danser, comme jadis l'insouciance et la jeunesse, les bacchantes bondissant parmi les grappes mûres, les sveltes canéphores ou les vierges agitant des palmes, qui couraient au devant des guerriers victorieux.

Des tragédies ayant brisé dans son existence des idoles et les drames se succédant sur l'Europe ont transformé l'art de cette artiste incomparable. Sur notre prière, pour de jeunes soldats permissionnaires qui sont venus la voir, Isadora Duncan s'est éloignée vers l'ombre de ses hautes et perpendiculaires draperies.

L'Eve de Rodin vient d'éclipser la danseuse que Phidias inspirait ; nous avions eu devant les yeux la ballerine échappée d'un bas-relief antique et nous voyons apparaître quelque douloureuse matérialisation du maître moderne ou d'un des artistes les plus voisins de son art, M. Bourdelle. M^{me} Isadora Duncan ne danse pas. Elle mime. Immobile sur ses pieds, il semble que toute la vie se soit transportée dans ses regards, dans ses bras ; une simple inclination de sa tête prend une importance immense... Le geste se développe, progressivement, lentement, comme le rythme de l'alexandrin chez un poète tragique.

Sur le thème de la Belgique écrasée, M^{me} Duncan nous donne une suite d'attitudes poignantes, souvent sublimes, d'une émotion que je ne crois pas que jamais, avant elle, le geste seul soit parvenu à exprimer.

Lorsque la pianiste cesse de jouer, que les bras évocateurs sont retombés le long du corps enveloppé dans ses longues draperies, les assistants demeurent silencieux. Il semble qu'une approbation briserait l'air encore harmonisé autour de nous...

Je songe à de hideuses parodies vues au cinéma, aux revues que donnent paraît-il tant de music-halls et de petits théâtres à Paris, aux vaudevilles partout affichés... Et aux magnifiques visions que l'on pourrait offrir sur la scène, au peuple de 1916... Et je songe aussi que l'air ne garde point l'empreinte de ces pures images et que rien déjà ne subsiste plus des instants que nous venons de vivre.

ALBERT FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées.)



EN PREMIÈRE LIGNE. — Ce coin de campagne, aux environs de....., nous permet de nous faire une idée exacte de l'aspect que présente « le front » : au loin, les abris de l'ennemi; plus près les lignes blanches qui courent dans la plaine sont nos tranchées. Les lacets qui serpentent perpendiculairement sont les boyaux de communication. Aucun être ne se manifeste, la plaine immobile semble un désert. Mais voici qu'une torpille aérienne éclate. C'est bien un champ de bataille que nous considérons.



UN OBUS DE 210 EST TOMBÉ LÀ. — Il a creusé un grand trou, où l'eau des dernières pluies s'est amassée. La mare fut si profonde que des chevaux blessés qui fuyaient la mitraille, ont roulé au fond du précipice et s'y sont noyés. Lorsque l'eau s'infiltra dans le sol, elle laissa leurs carcasses à nu.



UNE TENTATIVE ALLEMANDE EN CHAMPAGNE. — Les Allemands, qui continuent à ne pas se résigner à avoir été vaincus en Champagne au mois de septembre dernier, ont à nouveau tenté les 8 et 9 janvier, de reprendre l'offensive sur une partie du terrain que nous avons reconquis. Ils ont été reçus avec les honneurs qui leur étaient dus; ils n'ont pu réussir à reprendre un pouce de terrain et ont, par contre, subi de fortes pertes. Ce document nous montre une patrouille ennemie qui fut entièrement fauchée par notre feu comme elle tentait de s'approcher de nos lignes.

PRUSSIENS D'HIER ET DE TOUJOURS

Il est peu d'œuvres aussi sympathiques que celle de M. G. Lenôtre, il n'en est guère dont le succès soit plus justement mérité.

Les lecteurs du *Monde Illustré* ont été mieux que personne à même d'apprécier les qualités du charmant historien qui, depuis des années, les fait profiter du résultat de ses recherches à travers les archives, des trésors de son abondante érudition.

Si les historiens, a écrit Descartes, ne changent ni n'augmentent les choses pour les rendre plus dignes d'être lues, ils en omettent presque toujours les plus basses et les moins illustres, d'où vient que le reste ne paraît pas ce qu'il est.

La réflexion du philosophe des *Méditations métaphysiques* frappa un jour M. Lenôtre qui, déjà, s'étonnait du peu de place que tiennent en histoire les descriptions, le décor et les choses. Son sens de fureteur, son goût de la curiosité, sa passion du pittoresque se surexcitèrent et il entreprit de devenir le reporter des époques qu'il aimait, s'appliqua à essayer une reconstitution fidèle des monuments témoins des actions qu'il racontait.

C'était aller contre l'orientation de l'histoire d'alors, contre la méthode, soit disant scientifique, ne s'inquiétant que des textes, mais c'était rendre aux événements leur couleur, leur physionomie, leur vie. La psychologie d'un temps, d'un individu, ne se constitue pas uniquement au moyen des textes et ainsi que l'a démontré l'illustre auteur de la *Cité Antique*: Fustel de Coulanges, l'étude de la société humaine exige, pour être comprise et saisie, une longue et scrupuleuse observation des détails.

Rien n'est inutile en histoire ; on avait oublié cette vérité. Le biographe du *Baron de Batz* s'est chargé de la remettre en honneur. Il a ouvert une voie féconde, tracé la route où d'autres se sont engagés à sa suite.

Son entreprise n'était point sans difficultés, sa tâche minutieuse devait être ingrate. Il s'agissait de puiser à maintes sources jusqu'à présent inexploitées, de glaner dans un amas de documents tout ce que l'on avait jusqu'ici dédaigné. Il fallait s'armer de patience, travailler avec acharnement, sans se laisser rebuter par la longueur de la besogne. Ce labeur rude reçut la meilleure des récompenses : l'amour, la manie de l'exactitude poussée dans l'infime détail permirent à M. Lenôtre de rectifier en bien des endroits les récits de ses devanciers.

La Révolution que notre auteur avait prise pour champ de ses investigations, qu'il a embrassée dans ses principales phases ; où il a touché à tous les événements, avec un égal bonheur, a été écrite et réécrite. Elle demeure à refaire dans son ensemble. Non seulement, dit le docteur Gustave Le Bon, les héros de ce grand drame sont discutés sans indulgence, mais on se demande si le droit nouveau succédant à l'ancien régime ne se serait pas établi naturellement, sans violence, par suite des progrès de la civilisation. Les résultats obtenus ne paraissent plus en rapport ni avec la rançon qu'ils ont immédiatement coûté, ni avec les conséquences lointaines que la Révolution fit sortir des possibilités de l'Histoire.

Les livres de M. Lenôtre, parmi lesquels il est difficile de désigner le plus intéressant ; car ils le sont tous quoiqu'à des titres divers, fournissent une contribution importante à la connaissance approfondie de cette époque. Il a pénétré à l'intérieur des clubs, des assemblées, des cachots, chez les hommes en place, cherchant à personifier toujours les acteurs dans le décor où ils jouèrent leur rôle, présentant gens et choses avec l'habileté que met un artiste à exposer dans son vrai jour la toile qu'il veut faire apprécier à l'amateur. Les portraits qui défilent sous nos yeux sont plus parlants que ceux des Galeries de Versailles, que les souvenirs conservés à Carnavalet. Allez contempler, après une lecture des pages sur Couthon (*Vieilles maisons, vieux papiers*), la « brouette » du trop fameux cul-de-jatte. Elle vous apparaîtra sinistre et tragique. Ce fauteuil roulant qui, quelque temps, avait appartenu à la femme de Charles Philippe Capet, la comtesse

d'Artois, et par conséquent presque à la royauté, — cette royauté plus infirme encore que Couthon et qui aurait eu besoin d'une machine autrement perfectionnée pour soutenir sa marche chancelante, — il vous semblera le voir entouré de la froide clarté projetée par le coutelas de la guillotine. A chaque instant ainsi, ce sont des sensations inattendues, des impressions qui surprennent et élargissent l'horizon de la pensée, qui évoquent à propos d'un objet, en apparence insignifiant, les tableaux les plus tragiques. Le grand public répugnera toujours à l'étude de l'histoire bornée à la sèche production des documents ; il exigera, du moins longtemps encore, que l'historien soit en même temps un littérateur, sinon complètement un artiste.

Il se trouve donc à l'aise avec M. Lenôtre. Les vingt volumes qu'il a élaborés, qui seraient effrayants chez beaucoup d'autres, cette série qui se classe légitimement sous cette rubrique :



Notre éminent collaborateur G. Lenôtre, auteur de « *Prussiens d'hier et de toujours* » qui vient de paraître en librairie.

Mémoires et Souvenirs sur la Révolution et l'Empire procurent le plus agréable des passe-temps. Ce travail de bénédictin ne sent à aucun moment l'huile, n'a jamais de monotonie ; il est varié comme une étoffe orientale, très nuancé, sans cesse attirant.

Des ouvrages tels que le *Tribunal révolutionnaire* où est buriné en relief profond la figure de Fouquier-Tinville ; tels que les *Massacres de Septembre*, les *Noyades de Nantes*, ont forcément un caractère marqué de gravité ; mais l'enjouement de Dumas père, sa verve, son entrain ne ressuscitent-ils pas dans le *baron de Batz*, dans les aventures quasi-invraisemblables du *Chevalier de Maison-Rouge* ? Nombre de personnes ont accusé le chroniqueur des *Mousquetaires* d'avoir inventé ce dernier personnage. Il n'en est rien cependant, il s'est contenté, M. Lenôtre le prouve, de le modifier.

J'avoue garder un penchant pour *Varennes*. Ce voyage de Louis XVI et de sa famille, M. Lenôtre l'a effectué à son tour, il a décrit sur place les paysages, les particularités des étapes, accomplissant un pèlerinage à la fois d'observateur et d'érudit.

Je ne connais aucune reconstitution donnant avec la même intensité l'impression de la réalité.

Le chapitre intitulé la *Nuit du 27* est certainement le meilleur qu'ait composé le prestigieux évocateur.

Aujourd'hui M. Lenôtre renonce à l'étude du passé pour se consacrer à celle du présent. Comment d'ailleurs, se cantonner dans l'autrefois lorsque l'ennemi occupe encore une partie du territoire, lorsque le canon tonne sans relâche, que la Bête monstrueuse allonge encore vers nous, et bien qu'à moitié coupée, sa patte hideuse ? *Prussiens d'hier et de toujours*, quel solide réquisitoire que celui dressé dans cet in-16 édité par la librairie académique Perrin ! Les théories, les façons de penser du peuple allemand, la candeur cynique de nos adversaires, que il y a une vingtaine de siècles, Tacite jugeait déjà : *très féroces, très retors, et nés pour le mensonge*, y sont analysées de manière magistrale. M. Lenôtre nous montre les Germains faussant l'histoire, la statistique, faussant tout ce que l'on peut fausser, jusqu'aux nouvelles de la guerre, aux dépêches diplomatiques, n'ayant ni foi, ni parole, ni honneur, ayant perdu dans la mégalomanie tout sens moral, croyant servir les desseins de la Providence en obéissant à l'erreur.

La patrie prussienne est la reine de la civilisation, voilà le fondement de la doctrine. L'Univers doit à la Prusse la lumière et trois dieux ont créé le monde moderne, trois dieux formant un idéal indissoluble : Guillaume I^{er}, Frédéric le Noble, Guillaume II. L'Allemand a une mission à accomplir ici-bas : faire profiter les peuples moins heureux des bienfaits de la Kultur, la leur imposer au besoin. L'évangile nouveau sera prêché par des apôtres tels que Clausewitz, Bernhardt, Harthmann, Blumme et les arguments seront appuyés par les marmites et les shrapnells. C'est pour opérer notre conversion, et par pure charité, que dès leurs premiers pas hors de la frontière, les Teutons ont commencé cette série d'horreurs dont la liste s'accroît à chaque enquête. Parcourez le chapitre : *Leurs étapes*, de ce livre : *Prussiens d'hier et de toujours*, vous vous sentirez sur un chemin des supplices que malgré tout ce que vous aviez lu précédemment vous étiez loin de soupçonner. Et il est bon que ces choses se répètent, se ressassent, car notre facilité à oublier est considérable et il en est trop parmi nous qui gardent des illusions dangereuses. Il importe de se convaincre que la pitié envers les successeurs des bandits de 70 serait une pitié vaine et criminelle. L'unique conclusion de nos discours devrait être celle de Caton l'ancien : Delenda Carthago !

L'auteur de *Tournebut*, de la *Captivité de Marie-Antoinette* a eu au théâtre des succès qu'il serait superflu de rappeler. Quand la Paix aura étendu ses ailes sur notre patrie, quand chacun de nous sera retourné à sa besogne accoutumée et que M. Lenôtre aura repris le cours de ses chères études de jadis et du jadis, espérons

qu'il se décidera à satisfaire au vœu de beaucoup de ses lecteurs, à nous donner un roman historique auquel, nous en sommes d'avance assurés, ne manquera ni la couleur locale, ni l'imagination et qui sera une joie pour ses admirateurs, un plaisir pour tous.

Paul d'ABBES.

N. D. L. R. — Le *Monde Illustré* s'associe de tout cœur à l'hommage que M. Paul d'Abbes rend à notre cher et éminent collaborateur, en signalant à nos lecteurs les mérites et l'intérêt du dernier volume où il fait figurer quelques-uns des captivants articles qui paraissent chaque semaine dans nos colonnes. Nous sommes heureux et fiers de rappeler, à cette occasion, que c'est dans notre Journal que M. G. Lenôtre a fait ses débuts comme chroniqueur, en y donnant, en dehors de ses premiers articles, des contes d'une saveur toute particulière.

Depuis lors, la notoriété de l'écrivain n'a fait que grandir ; mais toujours fidèle à cette vieille maison qu'il aime, et où on le lui rend bien, il n'a pas cessé, à partir du jour où il y avait été accueilli par notre cher ancien Directeur, M. Edouard Hubert, de nous consacrer sa collaboration de plus en plus appréciée, avec les belles chroniques de guerre, en cours de publication, et qui resteront parmi ses meilleures pages.



UN OBSERVATOIRE AU MONTÉNÉGRO. — Poursuivis par l'armée autrichienne qui, malgré leur héroïque défense, les serrait de près, les Monténégrins étaient obligés d'assurer leur retraite par des moyens de fortune. Tout leur manquait, les vivres, les munitions, et le matériel. Plus de téléphone pour transmettre aux chefs les renseignements que les observateurs parvenaient à recueillir sur les mouvements ennemis. Les soldats chargés de cette mission étaient accompagnés de deux ou trois camarades qui devaient porter à la course aux postes de commandement les observations qu'ils avaient pu faire, sans jumelles, du haut d'observatoires improvisés, le plus souvent, le sommet d'un rocher ou la cime d'un arbre.



Les rudes et héroïques Monténégrins ont repris la lutte. Ils sont peu nombreux, mais connaissent admirablement leurs montagnes et, placés aux bons endroits, des hommes résolus comme eux, peuvent tenir en arrêt les troupes envahissantes.



Sous le commandement de l'admirable général Martinovitch, tous les contingents se sont rassemblés. La petite armée se replie sur Scutari, manœuvrant avec soin, tandis que, au flanc des monts, dans le creux des vallées, des sentinelles vigilantes surveillent les mouvements de l'ennemi.



Les femmes Monténégrines sont les dignes compagnes de leurs vaillants maris. Elles aussi, elles jouent un rôle dans la guerre terrible qui secoue les Balkans; elles se chargent du ravitaillement. En voici qui se livrent à la corvée de l'eau.



Les routes sont à peine tracées, et suivent des itinéraires invraisemblables. Les mouvements, en ce pays chaotique, tourmenté, sont des plus difficiles. Les services de santé que les Alliés avaient envoyés au Monténégro eurent bien de la peine à effectuer leur retraite quand il fallut se diriger vers l'Albanie pour se réfugier dans les ports de l'Adriatique.



Et puis la température, sur les sommets escarpés, est des plus rudes en ce moment. Il faut être Monténégrin pour pouvoir tenir stoïquement dans la neige, le froid et la tourmente. C'était folie de la part de l'Autriche de croire qu'elle asservirait de semblables héros.



SUR LE FRONT DE L'ARMÉE D'ORIENT. — On travaille activement au réseau de fil de fer qui est déjà presque complètement terminé.

LETTRÉ DE SALONIQUE

Le 11 janvier 1916.

Mon cher ami,

Le jour où nos troupes atteignirent, après l'admirable repli que vous savez, leurs nouveaux emplacements aux environs de Salonique, et commencèrent à creuser des tranchées, je résolus de ne plus vous envoyer mes rapides « feuillets de route » dont le titre eût pu prêter à quelques remarques ironiques de votre part.

Vous voulez bien me dire que vous le regrettez et je vous en remercie. Vous ajoutez que des lettres de moi vous seraient agréables de temps à autre ; je vais donc m'efforcer, pour vous plaire, de vaincre ma paresse naturelle et de vous tenir régulièrement au courant de notre situation ici, qui ne manque parfois pas, je vous assure, d'être assez piquante, voire même un peu paradoxale.

Malheureusement lorsque mes épitres vous parviendront, vous connaîtrez déjà depuis longtemps, par les dépêches des quotidiens, les faits dont je vous entretiendrai. Je tâcherai de compenser ce grave inconvénient en vous donnant le plus de détails possible et en vous racontant quelques « dessous » curieux.

L'événement important de ces temps derniers fut, vous le savez, l'arrestation des consuls de la Quadruple-Alliance.

On se tromperait fort en France si l'on pensait qu'elle souleva la moindre émotion dans la population salonicienne. On s'étonnait ici de ne pas nous voir accomplir cet acte d'énergie nécessaire et notre mansuétude commençait à passer pour un signe de faiblesse ou de peur. Les intéressés eux-mêmes n'en revenaient pas d'être toujours en liberté. D'abord craintifs et prudents au moment de notre arrivée, ils redressaient la tête et affectaient une insolence qui n'était plus supportable.

Les Anglais demandaient leur incarcération depuis un mois, mais le général Sarrail, qui montra depuis qu'il commande l'armée d'Orient la plus intelligente prudence diplomatique, attendait, avec juste raison, qu'ils se missent d'eux-mêmes hors des garanties grecques.

La visite que les avions ennemis vinrent nous rendre, le 30 décembre, tuant un berger grec et quatre moutons, les plaça dans cette situation. Quelques heures après le lancement de la dernière bombe, des officiers de gendarmerie, accompagnés de zouaves et de soldats anglais, se présentèrent aux légations allemande, autrichienne, turque et bulgare. Les consuls et leur personnel furent



Nos soldats creusent de solides et profondes tranchées.

emmenés dans des automobiles jusqu'au port où ils furent embarqués sur un de nos navires. Tout se passa le plus simplement et le plus courtoisement du monde, sans incident et sans protestation.

Seul, le consul de Turquie jugea bon de s'évanouir, ce qui, somme toute, est assez compréhensible de la part du représentant d'une nation où une semblable arrestation n'eût pas manqué d'être suivie d'une exécution rapide.

La perquisition qui eut lieu ensuite fut fertile en découvertes fort intéressantes.

En effet on trouva, non seulement des plans sur lesquels étaient soigneusement indiqués les emplacements de nos troupes, de nos dépôts de munitions, de nos magasins, mais encore des rapports d'espions, des armes, des proclamations et d'énormes quantités de brassards destinés aux comitadjis que ces messieurs recrutaient (nous le savions) pour tenter un coup de main dans la ville même.

On découvrit aussi les noms des personnes émargeant à la caisse noire des consulats, ce qui nous permet aujourd'hui d'épurer peu à peu la ville, et enfin une accumulation fort importante d'or.

Songez qu'un seul comitadjis bulgare arrêté était porteur de soixante-cinq pièces de vingt francs.

Nous possédions donc ainsi les preuves irréfutables que les consulats ennemis étaient le centre d'une vaste organisation d'espionnage et d'émeute, ce dont personne n'avait jamais douté d'ailleurs.

Une seule chose causa ici quelque surprise : ce fut la publication de la lettre que M^{me} Walter, la femme du consul d'Allemagne, était en train d'écrire à un ami quand on vint l'arrêter.

Les germanophiles n'en sont pas encore remis et leur mortification est assez réjouissante. Cette brave dame se plaignait amèrement de la souffrance morale que lui causait la nécessité où elle était de coudoyer tous les jours des Anglais, des Français et des Serbes. Elle aspirait après le temps heureux où les braves soldats allemands viendraient enfin chasser ces intrus de Salonique en même temps, ajoutait-elle, que toute la « canaille grecque ».

Vous voyez l'effet. Cette phrase malencontreuse fut comme un pavé dans une mare à grenouilles. Voilà donc les Grecs fixés et avertis ; ils ne pourront plus dire à présent qu'ils ignorent les sentiments des Boches à leur égard, ni douter du sort qui leur serait réservé au cas où la victoire pencherait vers les Empires centraux.

Depuis cette publication, d'ailleurs, les rela-



A SALONIQUE. — Un de nos camps en arrière des lignes.

tions entre les alliés et les autorités hellènes, qui n'avaient jamais cessé d'être courtoises, sont devenues plus amicales. Un revirement lent mais continu se produit dans l'esprit public. Les manifestations de sympathie sont chaque jour plus nombreuses et je ne serais pas étonné si les fusils grecs portaient tout seuls, malgré les précautions du gouvernement, le jour où les Allemands et les Bulgares franchiront la frontière. Et cette crainte est, sans doute, une des raisons pour lesquelles ces derniers hésitent si longtemps à sauter ce mystérieux Rubicon. Les Bulgares, en particulier, ont l'air de ne plus vouloir « marcher ».

Tous les jours de nombreux déserteurs se présentent aux postes grecs établis à quelques kilomètres de la frontière et leurs explications sont toujours les mêmes. La guerre est impopulaire dans le peuple; l'Allemagne les a trompés; elle s'est emparée de tous leurs approvisionnements, les condamnant à mourir de faim; à présent elle voudrait les pousser sur les lignes françaises, mais ils considèrent que leur besogne est terminée et ils ne veulent pas se battre « pour le roi de Prusse ».

C'est le raisonnement que tenaient la nuit dernière les deux fantassins que l'on m'amena comme j'étais de service.

Envoyés dans un village grec par leur capitaine pour faire des achats, ils s'étaient rendus à une de nos patrouilles de cavalerie. Affamés, ils se ruèrent sur la soupe que je leur fis donner et l'un d'eux déclara que si on voulait le relâcher, il irait raconter à ses camarades combien les Français les traitaient avec douceur, et reviendrait avec toute sa compagnie.

Vous jugez de ce que sera la valeur offensive de

cette armée lorsqu'on la poussera, malgré elle, contre nos retranchements !

Les Allemands seront tenus de l'étayer fortement et l'organisation de cet encadrement est une nouvelle raison de leur long arrêt. Pendant ce temps nous travaillons et chaque jour augmente la force

placent et leur nombre est sans cesse croissant.

D'ores et déjà notre camp retranché est d'une solidité rare; quand nous aurons enfin reçu les renforts demandés par notre général en chef, il sera tout à fait inexpugnable et comme il a, derrière lui, la mer libre pour ses ravitaillements, on se demande quel espoir peuvent bien caresser les Bulgaro-Austro-Turco-Boches ?

Nos amis les Anglais débarquent tous les jours de nouvelles pièces et de nouvelles troupes.

La semaine dernière, c'étaient des Indiens dont la haute stature et le teint bronzé firent sensation dans la ville; depuis quelques jours ce sont de beaux Écossais aux jambes nues qui traversent Salonique précédés de leurs cornemuseurs; forts régiments admirablement équipés, pourvus de tout le nécessaire.

Voilà, mon ami, où nous en sommes. Vous voyez que les nouvelles de l'armée d'Orient sont rassurantes et qu'on peut être certain en France que nous saurons conserver l'admirable base navale que nous occupons, et dont la possession par nous est une menace constante pour le flanc de l'ennemi.

Envoyez-moi, à votre tour, des nouvelles de France; nous savons que tout marche bien sur le front, mais nous serions heureux d'avoir aussi quelques détails.

Ici nous avons l'impression que l'ennemi s'épuise en efforts désespérés. Il traverse une crise financière dont il ne pourra pas enrayer les progrès et il commence une crise d'effectifs. Tout est pour le mieux.

Tenons ferme. La bête encerclée va, sans doute, se ruer une dernière fois sur les chasseurs puis elle tombera pour ne plus se relever.

Je vous serre affectueusement les mains. X...



Le concert du dimanche dans le bled macédonien.

des défenses établies autour de Salonique.

Déjà un double réseau de fils de fer barbelés et de chevaux de frise s'étend sans interruption le long du front franco-anglais.

Derrière lui se trouvent trois lignes de fortes tranchées reliées par des boyaux longs et profonds.

On termine de nombreux abris capables de résister aux plus gros obus. Les batteries lourdes se



Équipe de travailleurs revenant des tranchées.



DE TERRIBLES INONDATIONS ONT RAVAGÉ LE NORD DE LA HOLLANDE. — A la suite de la tempête qui a sévi les 13 et 14 janvier, en Hollande, les digues s'étant rompues, il fallut sauver en hâte les habitants que les eaux environnaient.



Des villages entiers et d'immenses étendues de prairies furent, en un clin d'œil, envahis par les flots furieux.



Les routes furent détruites, les maisons menacèrent ruine. Pour se ravitailler on dut circuler en canots.

INONDATIONS EN HOLLANDE

Les pays neutres sont éprouvés cruellement, de même que ceux où sévit la guerre. En Norvège, c'était, ces jours derniers, le terrible incendie de Bergen, dont une vingtaine de quartiers ont été détruits et dont les malheureux habitants, par milliers, sont réduits à une affreuse détresse. Dans les Pays-Bas, à la suite d'un violent orage, les digues du Zuyderzée ont été rompues sur plusieurs points, et l'inondation qui en est résultée a pris un caractère excessivement grave. La hauteur des eaux a dépassé le point, haut de trente-neuf pieds qu'elles avaient atteint en 1889, et elles ont envahi la plupart des villes riveraines du Zuyderzée.

Parmi celles qui ont eu le plus à souffrir, on cite Enkhuisen, Venhuisen, Bovenkarspel, Muiden, Nieuwendam, Vollendam, Edam et Monnickendam. Ces dernières, fréquentées par les touristes du monde entier

se trouvent juste en face de la pittoresque île de Marken, que le sinistre a dévastée. Les cadavres de douze pêcheurs de l'île, surpris par l'invasion subite du flot, ont été rejetés sur le rivage de Vollendam, où on les a recueillis pour leur donner la sépulture. Ce ne sont, d'autre part, que maisons en ruines, villages désertés, cadavres d'animaux flottant sur les eaux.

Bien qu'il ne soit pas encore possible d'évaluer avec exactitude l'étendue du désastre, il est évident que plusieurs années et des sommes considérables seront nécessaires pour en atténuer les effets.

Emue de pitié à la nouvelle de cette catastrophe, la Reine Wilhelmine a mis tout aussitôt son Palais d'Amsterdam à la disposition des sinistrés, et elle a visité les contrées inondées, traversant à pied les rues de Monnickendam, et s'entretenant avec beaucoup de personnes pour recueillir des détails sur le sinistre. Le prince consort, pendant ce temps, inspectait l'île

de Marken et dirigeait les travaux de sauvetage et de secours. Dans toute l'étendue du royaume, des souscriptions publiques ont été ouvertes et des comités de secours ont été constitués dans les principales villes des Pays-Bas. Le gouvernement français, par l'intermédiaire de son ministre, a exprimé sa sympathie pour les victimes et a versé une somme au comité de secours.

Depuis un siècle, l'inondation actuelle est la plus forte qui ait sévi sur le pays. Toutefois, à l'époque du moyen âge, les chroniqueurs d'alors eurent à consigner une catastrophe plus terrible encore. Le Zuyderzée n'était alors qu'un lac que l'inondation de 1282 confondit avec la mer en submergeant soixante-douze villages, en noyant cent mille victimes, et en supprimant le territoire qui séparait, du côté nord, ce lac de la mer.

A. B.



L'OFFENSIVE VICTORIEUSE DES RUSSÉS EN GALICIE. (Dessin de J.-B. de Jankowski.)

Le froid ni la neige n'effrayent nos amis et alliés qui, avec une vigueur toute nouvelle, ont repris leurs attaques sur la Strypa moyenne, de même qu'au nord de Czernowitz.

LE RETOUR DES OTAGES

Les dix notables français des départements du Nord qui avaient été emmenés en Allemagne et qu'on y avait gardés comme otages, depuis près d'un an, — MM. Trépont, préfet du Nord ; Noël, sénateur de l'Oise, directeur de l'Ecole Centrale ; Jacomet, procureur général, à Douai ; Lebas, maire de Roubaix ; le comte de Franqueville, maire de Bourlon ; Catoire, maire de Saint-André-lès-Lille ; Desson, ingénieur, à Fressancourt ; A. de Forceville, maire de Tavaux (Aisne) ; Coquerel, directeur du Mont-de-Piété de Saint-Quentin, et Deloche, propriétaire rural, à Jaudun, — viennent enfin d'être rapatriés, et leur passage à Lyon, où ils ont été salués, au nom de tous, par M. le sénateur Herriot, maire de la ville, de même que leur arrivée à Paris, dans la soirée du 29 janvier, où des personnalités diverses les attendaient à la gare, ont motivé les plus chaleureuses ovations.

C'est un peu avant sept heures que le train a stoppé sous le grand hall

de la gare du P.-L.-M. A leur descente du wagon les otages ont été entourés par une foule de parents et d'amis qui les pressaient dans leurs bras et c'est au cri, mille fois répété de « Vive la France » qu'ils ont gagné le bureau du sous-chef de gare transformé en salon de réception, pour la circonstance.

A un de nos confrères qu'il a accueilli, malgré les fatigues d'un long voyage venant s'ajouter à celles d'une douloureuse captivité, M. Ernest Noël, sénateur de l'Oise, a donné de bien intéressants détails sur son emprisonnement que pas plus que celui de ses compagnons d'infortune, rien n'a jamais pu justifier.

Selon M. Noël, le but que poursuivaient les Allemands et qu'ils croyaient avoir obtenu en arrêtant les vaillants otages, était de paralyser et d'annihiler, si possible, la puissance morale qu'ils représentaient à leurs yeux, et où les populations des pays envahis pouvaient retremper leur courage.

Sans doute ont-ils reconnu l'inutilité de cette mesure arbitraire, puisqu'ils ont rendu la liberté à ces courageux citoyens qui, pour la défense



Retour des dix otages pris dans les régions envahies, de gauche à droite : MM. Deloche, Noël, Jacomet, Trépont, Lebas, Coquerel, C^{te} de Franqueville, C^{te} de Forceville, Catoire, Desson.

(Photographie prise en gare de Tonnerre.)



FORT D'HIRSON. — Casemate 63, 26 mars 1915.

(Dessin de M. le sénateur Noël.)

et l'honneur de leur pays, ont subi les plus dures épreuves.

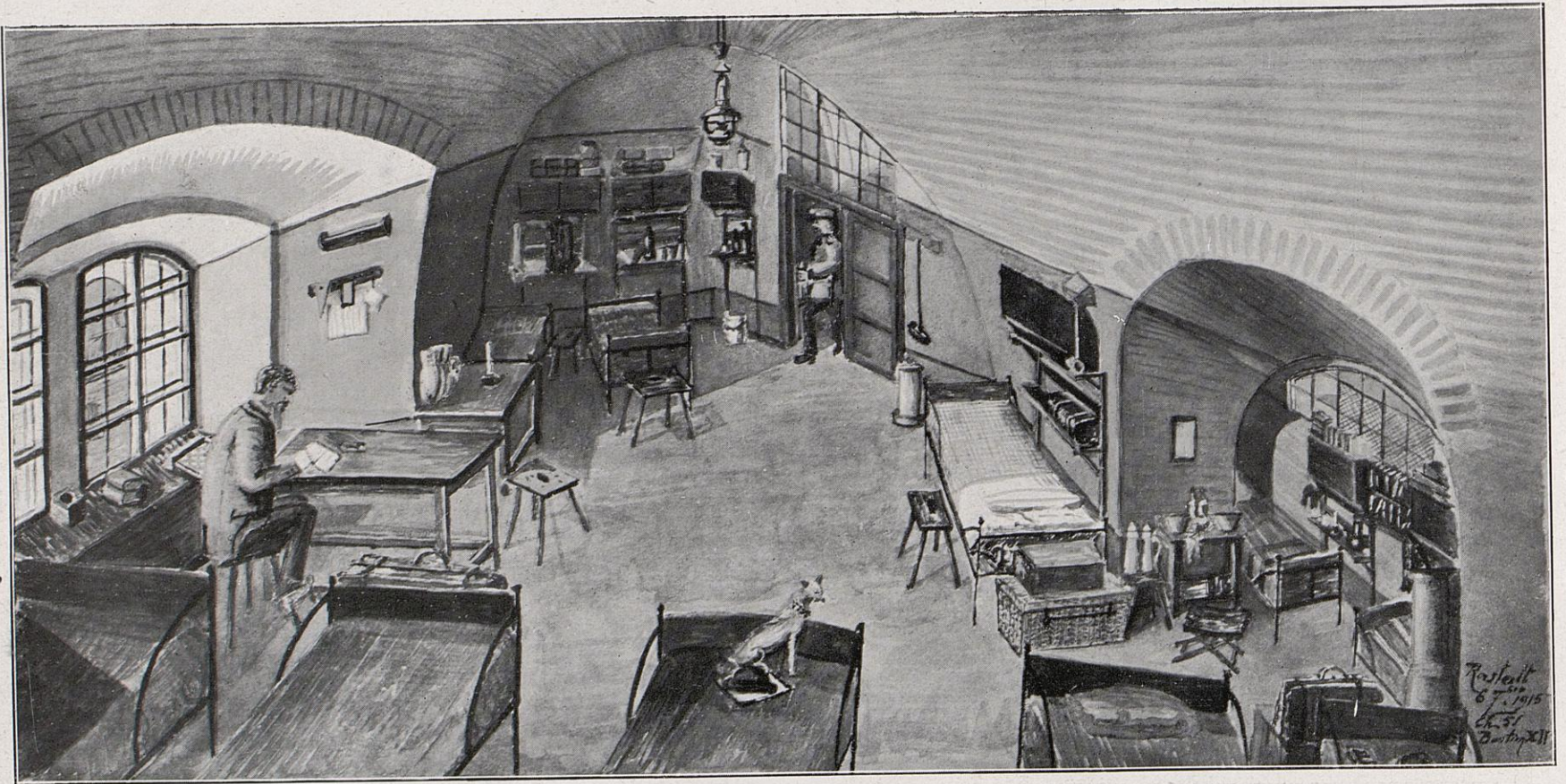
C'est M. Malvy qui, au nom du Gouvernement, a souhaité la bienvenue aux glorieux rapatriés ; puis M. Gay leur a adressé une vibrante allocution, au nom de la ville de Paris.

M. Trépont, préfet du Nord, s'est fait ensuite l'interprète de ses compagnons de captivité, pour remercier le ministre et le vice-président du Conseil Municipal, et a dit, en ter-

minant : « Depuis que nous avons mis le pied sur la terre de France, nous avons oublié toutes les souffrances subies là-bas ».

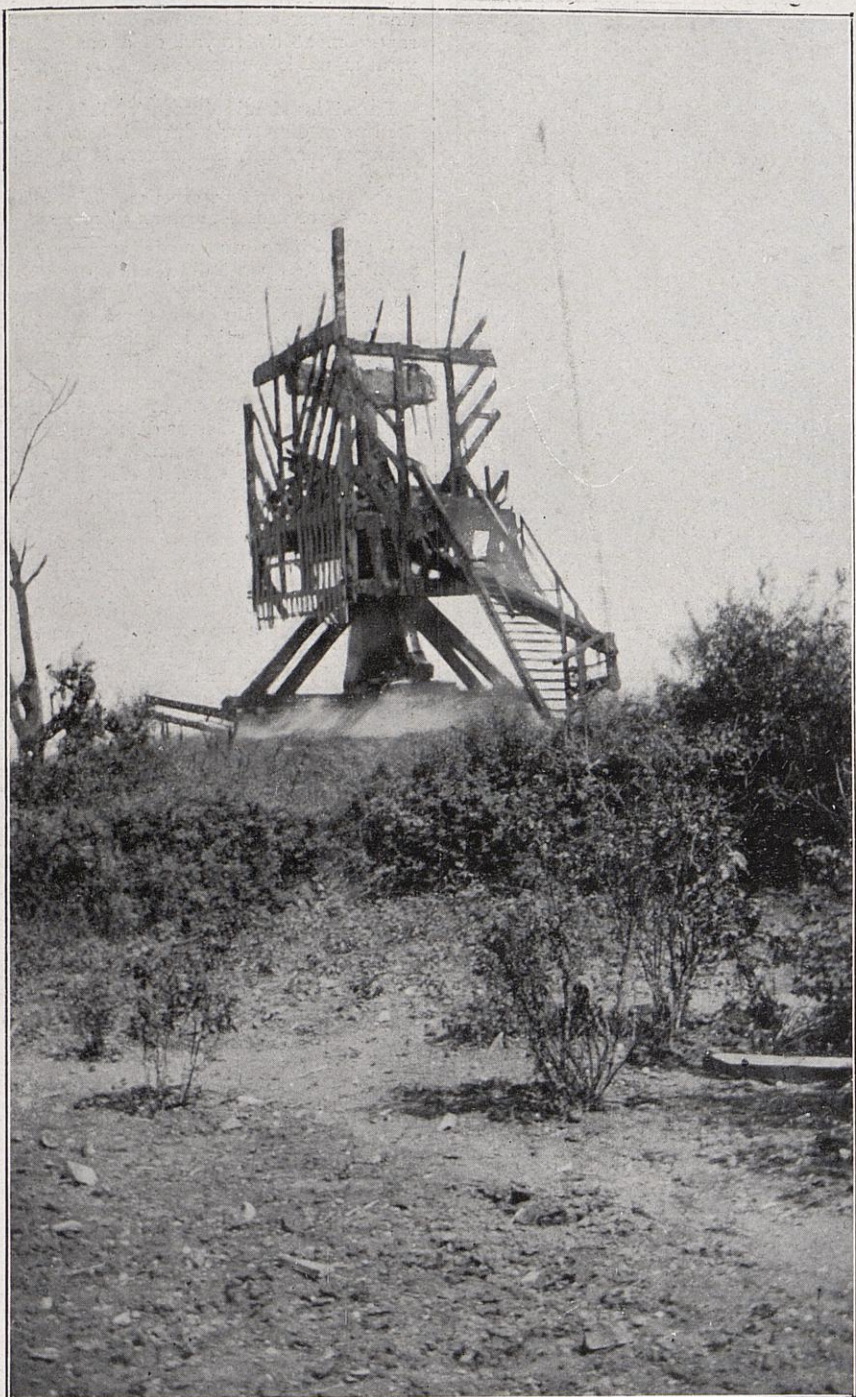
Cette parole, exprimant le sentiment de tous ses autres compagnons de captivité, est digne de ces hommes de devoir qui resteront pour nous, selon l'expression de M. Gay « une leçon vivante et un exemple, et dont les noms seront inscrits sur le livre d'or de nos annales ».

P. DE C.

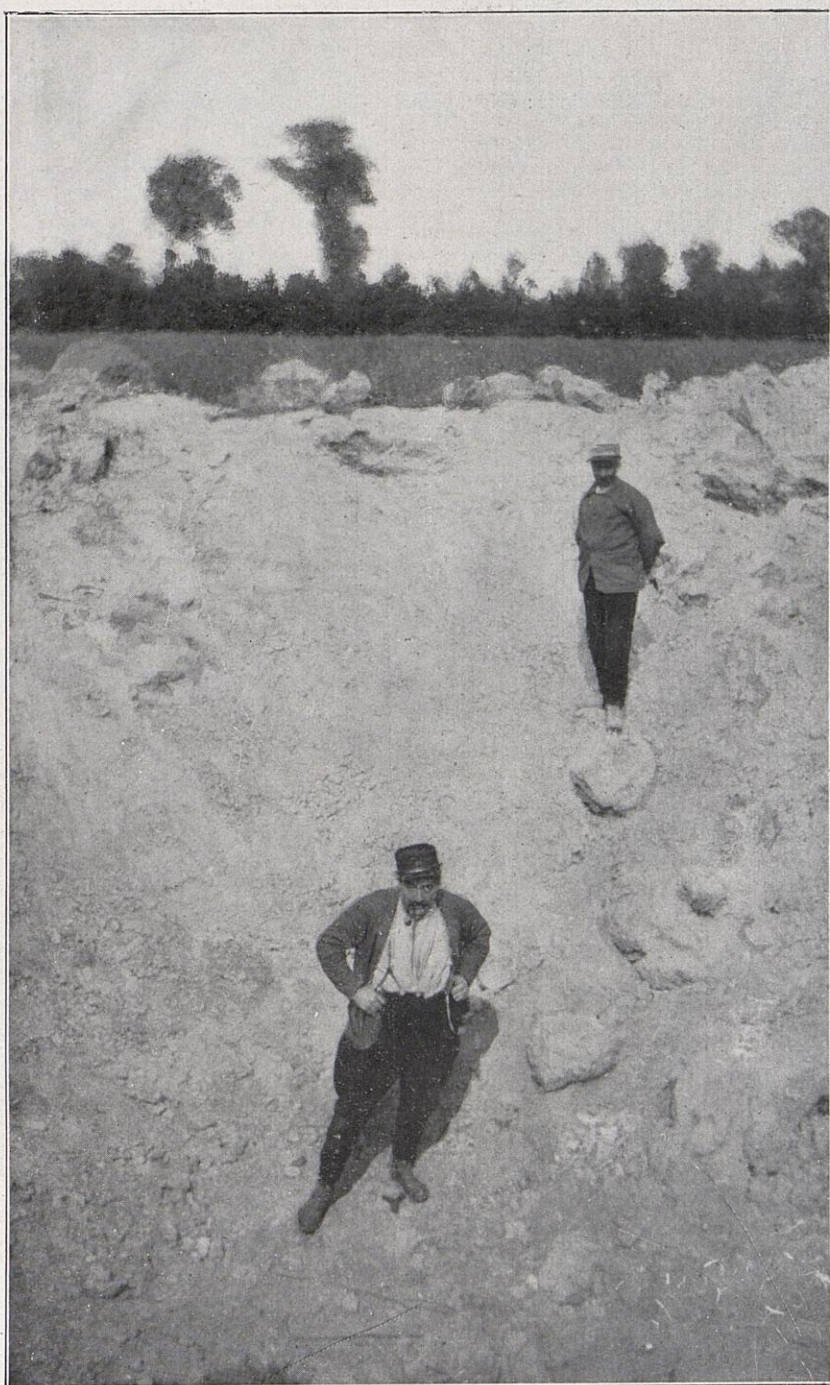


INSTALLATION DES OTAGES A RASTATT. — Chambre 51, bastion 12, 6 septembre 1915. (Dessin très curieux exécuté, comme celui qui est placé plus haut, par M. Ernest Noël, sénateur de l'Oise, maire de Noyon, et directeur de l'Ecole Centrale, durant le temps de sa captivité.)

Documents communiqués par l'Agence d'Informations "Paris-Télégrammes"



LES TRISTES RÉGIONS RAVAGÉES. — Ce que les obus n'ont pas réduit en miettes, l'incendie s'est chargé de le détruire, témoin ce pauvre moulin d'Elverdinghe dont il ne reste qu'un squelette lamentable.



Rien de tel pour rompre la monotonie d'un paysage trop plat et trop quelconque, que la chute d'un obus allemand de 420. Voyez comme celui qui tomba sur ce point sut créer une profonde vallée!



Tout est combiné maintenant pour que nos soldats souffrent le moins possible du terrible état de guerre. Des hôpitaux ont été créés tout près du front qui reçoivent les blessés dès qu'ils ont été atteints.



Quelle haute et puissante mentalité auront nos braves soldats lorsqu'ils reviendront de la guerre! Durant leurs longs et sévères séjours devant ces paysages dévastés, combien de pensées et de réflexions auront hanté leurs cerveaux!...

LIVRES NOUVEAUX

Un financier étranger qui a beaucoup pratiqué et quelque peu aussi exploité notre pays, s'écriait un jour : « Non, on ne saura jamais combien la France est riche ! » Elle l'est davantage encore qu'il ne l'imaginait, car bien qu'on ait pu croire, bien qu'on ait pu supposer, en s'en rapportant simplement aux apparences, elle n'a rien perdu de ses qualités profondes, des vertus qui firent sa grandeur et son génie.

Certes, à n'envisager que la surface des choses, notre patrie offrait, avant la guerre, un tel spectacle de désordre, de veulerie, d'abaissement qu'il était permis de s'y tromper et que nos ennemis s'y sont pris. Mais le fond de la race subsistait et comme l'écrivait véridiquement et admirablement M. Lichtenberger : *La France est proprement la nation miraculeuse, je veux dire celle où, de certaines heures, l'homme devient quelque chose de plus que l'homme, s'élève à des hauteurs où le croyant aperçoit la divinité. C'est aux instants les plus sombres de son histoire que brusquement jaillit la flamme.*

M^{me} Adam a constaté que, même dans les situations les plus désespérées, il persistait un petit coin d'espoir.

Ce coin d'espoir de notre situation, grave sans pourtant offrir de péril immédiat, était la jeunesse française, animée d'un esprit nouveau qui commençait à se faire jour peu à peu, lentement mais sûrement, à travers la libéralisme universitaire, le libre examen protestant, l'internationalisme et l'anarchie.

Les personnes qui aiment à suivre l'enchaînement des faits servant le mieux à l'explication psychologique d'une époque, pourront consulter avec profit l'ouvrage de J. Ageorges : *La Marche Montante d'une Génération*, paru chez Figuière en 1912 et où se dessine nettement la courbe de la pensée contemporaine et la carte géographique des idées d'une génération.

Celle qui nous occupe était en opposition complète avec ses devanciers, les aînés, forcés d'ailleurs de reconnaître l'erreur dans laquelle ils étaient tombés en adoptant la morale des tolstoïstes, la sophistication et les paradoxes des philosophes et des dramaturges brumeux du Nord. La réaction se précisa avec force, particulièrement depuis 1905, ainsi que le constataient en leur remarquable enquête : *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui* (Plon, édit.) les deux écrivains perspicaces et très informés qui signent Agathon.

Dans un chapitre intitulé : *Le réveil national*, ils observaient : *...une aube, une grandissante aurore se leva sur l'obscurcissement... et en soi-même chaque jeune homme entendit, retrouva, écroula comme familière et connue, cette résonnance profonde, cette voix qui n'était pas une voix de dehors, engloutie là et comme amoncelée, on ne savait depuis quand ni pourquoi.*

Elle fit lever, cette voix, une légion de héros. M. Maurice Barrès s'est plu à les exalter dans ce langage qui lui est propre. *A l'âge où leurs devanciers s'enivraient de lectures, a-t-il dit, ils sont des personnages pareils aux plus beaux que l'on voit dans les grands poèmes.*

PAUL D'ABBES (A suivre.)

ÉCHOS

CITATIONS A L'ORDRE CIVIL.

Comme suite à l'article que nous venons de publier sur le château de Vic-sur-Aisne, disons que les rares mérites, le superbe dévouement, la vaillance civique de M. le vicomte de Reiset ont été récompensés comme ses concitoyens le désiraient.

Sa belle conduite a été portée à la connaissance du pays dans les termes que voici :

« Pendant l'occupation allemande de Vic-sur-Aisne, il a rendu par sa fermeté de signalés services à ses concitoyens, et, depuis un an, dans cette commune, à chaque instant bombardée, il n'a cessé de faire preuve du plus grand dévouement à tous. »

L'ARGUS DE LA PRESSE.

L'*Argus de la Presse*, 37, rue Bergère, malgré la guerre qui a appelé sous les drapeaux tous ses collaborateurs, n'a jamais



Le roi Albert de Belgique (Dessin inédit de L. Faurel.)

LES SONNETS DE VICTOIRE

Au roi Albert.

Sur l'horizon défunt où le monde s'endort,
Le soleil qui s'éteint dans un vitrail sublime
Regarde curieux en plongeant vers l'abîme
Les cuirassés géants qui protègent le port.

Il ne reconnaît plus la Flandre maritime
Tombeau de l'Occident ! — Il pleure notre sort,
Et n'étant désormais qu'un flambeau de la mort,
Accuse d'un reflet tout le sang de leur crime.

Nul refrain ne résonne à l'antique beffroi ! —
Sur le rivage, seul, qui vient là ? — C'est le Roi ! —
Lors le soleil descend vers ce front héroïque,

S'accroche à son képi, fait chanter les galons,
Et taille un diadème avec ses blonds rayons
Pour rendre sa couronne au grand roi de Belgique !

DIDIER DE ROULX.

Les *Sonnets de Victoire*, un volume à 2 fr. 50, paraîtront prochainement, précédés d'un sonnet-dédicace de Henri de Régnier, de l'Académie française.



Manifestation du « Corps Volontaire des Femmes » qui veulent partir vers le front pour assurer les services de seconde ligne.

suspendu même un jour son organisation ; le personnel féminin s'est mis courageusement au travail et a complètement assuré le jeu normal de tous les services.

Parmi les deuils éprouvés, l'*Argus* a perdu son directeur principal, tombé au champ d'honneur, à Souchez, le 18 juin 1915.

COMITÉ DE SECOURS
AU CORPS EXPÉDITIONNAIRE D'ORIENT

Un troisième wagon de secours est parti hier de Lyon à destination des unités combattantes et formations sanitaires de Salonique. Un quatrième wagon, presque formé, partira les premiers jours de la semaine prochaine. Nous disons merci à nos généreux donateurs, à nos collaborateurs dévoués. Tous ont compris l'œuvre que nous tâchons d'accomplir en soulevant contre les ennemis toutes les forces vives de l'arrière, tandis que nos héros, là-bas, dressent en face d'eux leur poitrine. Le plus humble aussi bien que le plus riche doit se faire ouvrier de la Victoire. La main qui travaille doit secourir la main qui donne.

L'importance considérable de l'expédition d'Orient a provoqué un élan de générosité continue dans la France entière où la guerre a sonné l'heure des sacrifices. L'excessive rigueur d'un climat, que notre hiver clément empêche de bien concevoir, expose nos combattants et nos blessés à de cruelles privations. Puisqu'il est en notre pouvoir de les diminuer ne marchandons pas notre peine, ne mesurons pas notre charité.

Le Comité rappelle que les offrandes sont reçues au siège de l'Œuvre « Caisse d'Epargne, 12, rue de la Bourse, Lyon » et les dons en nature à son dépôt, 8, rue Alphonse-Fochier.

LA CUISINE ET LA TABLE

Conseils pratiques.

Quand vient la saison des concombres, faites-en de la pommade, la meilleure pour rafraîchir la peau, éclaircir l'éclat du visage, blanchir l'épiderme des mains. Coupez en petits morceaux une livre de pulpe de concombre et autant de melon sans trace de pelure ni d'écorce. Faites chauffer au bain-marie, presque jusqu'à ébullition, pendant huit à dix heures avec une livre de fine graisse de porc bien fraîche et un quart de litre de bon lait, passez dans un torchon bien propre en tordant à la force du poignet. Laissez figer et faites égoutter.

Lavez à plusieurs eaux jusqu'à ce que la dernière n'ait plus de couleur, essorez l'eau avec un linge sans cela la pommade risquerait de moisir. Conservez-la dans des pots de porcelaine de petites dimensions.

Croquettes de Crevettes.

Epluchez et coupez chaque crevette en trois ou quatre morceaux excepté les petites que vous laissez entières. Une livre de crevettes environ. Mettez une partie des coquilles — les têtes de préférence dans un pilon et écrasez-les, puis, versez-les dans une casserole avec gros comme un œuf de beurre. Couvrez et faites cuire pendant une demi-heure en remuant de temps en temps. Jetez-les ensuite sur un tamis placé sur une terrine contenant de l'eau froide. Pressez très fortement de manière à exprimer le beurre qui se figera sur l'eau. Vous le recueillerez et le garderez pour l'ajouter à la sauce.

Préparez alors une petite sauce blanche courte et épaisse, environ une cuillerée à soupe de beurre et une de farine ; délayez ce mélange avec une cuillerée de crème épaisse. Salez peu à cause des crevettes et poivrez bien. Ajoutez ensuite le beurre des crevettes, puis les crevettes épluchées. Laissez le tout sur le feu jusqu'à ce que la sauce soit bien réduite, puis enlevez-la et laissez refroidir. Formez vos croquettes, trempez-les dans un œuf entier battu et dans de la chapelure fine. Faites-les frire en pleine graisse et lorsqu'elles sont bien dorées, égouttez-les et servez-les très chaudes.

Rissoles aux Nouilles.

Elles se préparent de même que celles au macaroni, en les hachant assez fin et en y ajoutant un peu de beurre, du fromage de gruyère râpé, de la crème.